

SERMON

PRONONCÉ À L'OCCASION DU

25^e Anniversaire

DE LA FONDATION DE

L'HOTEL-DIEU SAINT-VALLIER

de Chicoutimi

MARDI, LE 25 MAI 1909

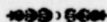
PAR

Mgr Eug. Lapointe

Docteur en Philosophie,

Vicaire Général,

Supérieur du Séminaire de Chicoutimi



L'H

SERMON

PRONONCÉ À L'OCCASION DU

25e Anniversaire

DE LA FONDATION DE

L'HOTEL-DIEU SAINT-VALLIER

de Chicoutimi

MARDI, LE 25 MAI 1909

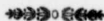
PAR

Mgr Eug. Lapointe

Docteur en Philosophie,

Vicaire Général,

Supérieur du Séminaire de Chicoutimi



BX
4429.5

L36

1909



L'OLIVIER

Emblème de la Congrégation des
Hospitalières de la Miséricorde de Jésus
Ordre de S. Augustin



“ Notre office est de recueillir les gouttes du précieux Sang de Jésus Christ et de les appliquer, par nos petits travaux, pour le salut des Âmes, pour lequel il a été répandu. ”

— *Const. des Hospitalières de la M. de J.*

SERMON

PRONONCÉ À L'OCCASION DU

25^e ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION

DE L'HÔTEL-DIEU SAINT-VALLIER

LE 25 MAI 1909

*Ego quasi oliva
fructifera in Domo Dei.*

(Ps. 41, 8)

Pour moi, je serai, dans la maison de Dieu, comme un olivier chargé de fruits.

Messeigneurs, (1)

Mes chers Frères,

Mes bien chères Sœurs,

LE 23 mai 1884, cinq Religieuses Hospitalières quittaient l'Hôpital-Général de Québec pour venir prendre charge d'un bien modeste Hôpital de Marine à Chicoutimi. C'étaient les Révérendes

(1) Mgr M.-T. Labrecque, évêque de Chicoutimi et Mgr P.-E. Roy, Auxiliaire et représentant de Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Québec.

Mères St-Gabriel, supérieure, Marie des Anges, assistante, St-Elzéar, St-Léandre, religieuses de chœur, et St-André, sœur converse. Elles arrivèrent à Chicoutimi le lendemain, en la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. En souvenir de cette coïncidence, le nouveau Monastère fut dédié à la Sainte-Vierge sous ce vocable, et, pour honorer la mémoire de Mgr de St-Vallier, fondateur de l'Hôpital-Général, on nomma l'Hôpital HÔTEL-DIEU SAINT-VALLIER.

Les débuts de l'œuvre furent pénibles. Les Hospitalières n'avaient apporté pour trésor que la sainte pauvreté et un abandon complet à la Divine Providence.

A Chicoutimi, d'autre part, aucune fondation. Une maison qui ne leur appartenait pas. Aucun meuble ; pas même de pain pour le lendemain. Mais en revanche, déjà des pauvres à nourrir, et des malades à soigner. On vivait donc au jour le jour des bontés du Père Céleste, qui inspirait toujours à temps à des personnes charitables de secourir les Hospitalières et leurs pauvres comme d'ail-

leurs cela se fait encore aujourd'hui. Encouragées et soutenues par leur fondateur, Mgr. D. Racine, elles poursuivaient néanmoins leur œuvre d'un cœur léger, le sourire aux lèvres.

Les œuvres du Bon Dieu, c'est presque toujours à leur commencement, le grain de sénevé, si modeste, pour qu'apparaisse bien, dans leur ordinaire et prodigieux accroissement, l'effet de l'action divine. On les reconnaît plus encore à un autre signe, qui manque bien rarement : l'épreuve. Elle ne fut pas refusée aux Hospitalières. En 1888, quatre ans après leur arrivée à Chicoutimi, alors qu'elles achevaient la construction de cette chapelle, où nous sommes réunis, dans une petite chambre à côté d'ici, Mgr Racine, le père aimé, la lumière de leurs âmes, leur principal soutien après Dieu, mourait. L'épreuve fut bien dure pour les pauvres Sœurs.

Mgr Bégin, et après lui, Mgr Labrecque surent l'adoucir, il est vrai, en continuant d'encourager la fondation de leur dévouement et de leurs conseils.

La mort visita la petite Communauté elle-même dès 1892. La première victime fut Sœur Ste-Thérèse de Jésus, née Aglaée Bouchard, de l'Anse St-Jean, à peine âgée de 24 ans, après un an de profession seulement. — La seconde fut une des cinq fondatrices, Sr Henriette Côté de St-André. Cette perte, on le comprend, fut des plus sensibles à la Communauté. Puis, ce fut le tour de Sr St-Louis de Gonzague, née Eléonore Denéchaud et de Sr Marie de Jésus née Julie Taschereau en 1894. Depuis cette année 1894, treize sœurs ont suivi la route du cimetière, la plupart jeunes et de talents distingués. Malgré la perte de tant de sujets précieux, avec des ressources toujours trop limitées, un lendemain jamais rassuré, l'arbre planté par Mgr Racine a grandi cependant. Après 25 ans la maison primitive qui était devenue la propriété des sœurs en 1895 grâce aux démarches faites auprès du gouvernement par Mgr Labrecque, a complètement disparu dans le vaste édifice qui abrite aujourd'hui 68 religieuses et 70 pauvres, infirmes ou malades. En

18
ne
co
de
ce
m
10
to
de
so
à
n'
pr
de
jou
me
tic
de
De
rev
pri
léb
Vo
sin
foi

1894, les Hospitalières, dont la charité ne connaît pas de limites, et dont la confiance en Dieu exclut tous les calculs de l'humaine prudence, ajoutèrent à leurs œuvres, dont la subsistance tenait du miracle, l'Orphelinat, qui donne asile à 105 pauvres petites filles. C'est donc en tout 250 personnes que l'Hôtel-Dieu doit nourrir, habiller, éclairer, chauffer, soigner ou instruire. Et pour subvenir à cette énorme dépense, les bonnes Sœurs n'ont jamais eu d'autres revenus que le produit de leur travail et les aumônes des personnes charitables, aumônes toujours généreuses, mais si petites en somme et surtout jamais assurées, à l'exception toutefois de celles dites de " l'Œuvre de S. Antoine " fondée par M. l'abbé E. DeLamarre, et qui, seule, constitue un revenu sur lequel elles peuvent à peu près compter.

Voilà l'œuvre, M. F., dont nous célébrons aujourd'hui le 25^e anniversaire. Voilà son histoire en abrégé. Histoire si simple, si touchante, et si sublime à la fois, qui rappelle l'histoire de la plu-

part des œuvres catholiques, œuvres nées du cœur même de JÉSUS, le pauvre par excellence, mais dont le dénûment ne cesse pas d'inspirer aux âmes d'élite de sublimes dévouements ; pauvre qui ne meurt pas, et qui malgré sa détresse, verse continuellement sur le monde, sans s'épuiser jamais, des trésors de tendresse et de miséricorde, renouvelant partout le miracle de la multiplication des pains pour nourrir les affamés, pansant les plaies, guérissant les blessures, séchant les larmes, et donnant des mères à ceux qui n'en ont plus.

Voilà l'œuvre, M. F., qu'il vous est donné de contempler aujourd'hui, dans l'épanouissement de son premier quart de siècle. Oh ! comme apparaît bien ici le doigt de Dieu. Comme on sent bien que dans cette maison tout est animé du souffle puissant du bon Jésus. Comme le surnaturel nous enveloppe et nous pénètre. Comment ne pas nous réjouir et tressailler d'allégresse en voyant de nos yeux tout le bien accompli dans cette région, sur ce coin de terre, par

ces c
sies
et le
trésor
tent
gé d
cet e
un c
gneu

l
cout
sous
et l
mul
Mai
tière
la c
fièvre
te,
la v
pain
le p
terr
soci
à 1

ces créatures privilégiées que Jésus a choisies entre mille, pour en faire ses épouses, et les établir les dispensatrices de ses trésors. Les armes des Hospitalières portent entre autres choses : un olivier chargé de fruits. Chaque sœur s'inspirant de cet emblème, est bien en effet, comme un olivier planté dans la maison du Seigneur et qui porte des fruits.

Quasi oliva fructifera in domo Dei.

Les 25 dernières années ont vu Chicoutimi et ses environs se transformer sous la poussée du progrès. La vapeur et l'électricité, habilement exploitées ont multiplié la richesse et le bien-être. — Mais tout cela, après tout, c'est la matière mise au service du corps. Tout cela c'est la vie, sans doute, c'est la vie fiévreuse, intense ; c'est l'activité bruyante, tapageuse, mais ce n'est pas toute la vie. L'homme ne vit pas seulement de pain. A côté du progrès matériel, il y a le progrès moral. Au-dessus des intérêts terrestres, il y a les intérêts célestes. La société comme l'individu a une âme, et à moins que cette âme ne déborde de

vie, de la vie qui lui est propre, le progrès matériel même n'est qu'un vain mot. En étudiant de plus près l'Œuvre de l'Hôtel-Dieu, nous comprendrons mieux cette vérité.

I

C'est la gloire de l'institut des Hospitalières de la Miséricorde de Jésus d'être gouverné aujourd'hui encore par une règle qu'il tient, sinon dans tous les détails, du moins dans sa substance et dans son esprit, de cet incomparable génie que fut Saint Augustin. Des quatre grandes législations monastiques approuvées par l'Église, celle de Saint Augustin est la plus répandue, parce que sans doute, plus qu'aucune autre, elle rappelle la manière du Divin Maître et qu'elle répond parfaitement à tous les nobles élans du cœur humain. L'âme qui tend à la perfection a soif de Dieu. D'instinct elle se tourne vers lui, pour être inondée de sa lumière et embrasée du feu de son amour. La prière et la contemplation sont donc pour elle un besoin,

même temps qu'un puissant moyen d'action par les énergies qu'elles suscitent en elles. Aussi quelque grand cas que l'on fasse des vertus qu'on a appelées actives, il restera toujours que la sainteté a sa source et son principal aliment dans les rapports intimes et infiniment doux que la prière établit avec Dieu. L'arbre le plus vigoureux, planté en terre aussi féconde qu'on voudra, ne produira point de fruit si le soleil ne le baigne de sa lumière et si la rosée du ciel ne l'inonde. Et si vous voulez vous expliquer le courage des martyrs, la pureté des vierges et la constance dans les épreuves de tant de généreux confesseurs de la foi, il vous faudra bien, bon gré, mal gré, remonter à leurs nuits passées en prières et à leur habituelle contemplation.

Saint Augustin, comme tous les Pères, tous les Docteurs et tous les Saints, ne pouvait penser autrement. Il n'avait au reste, qu'à jeter les yeux sur le Christ dont la vie fut une contemplation ininterrompue, et qui au milieu des plus grandes fatigues de sa vie publique, se

vie, de la vie qui lui est propre, le progrès matériel même n'est qu'un vain mot. En étudiant de plus près l'Œuvre de l'Hôtel-Dieu, nous comprendrons mieux cette vérité.

I

C'est la gloire de l'institut des Hospitalières de la Miséricorde de Jésus d'être gouverné aujourd'hui encore par une règle qu'il tient, sinon dans tous les détails, du moins dans sa substance et dans son esprit, de cet incomparable génie que fut Saint Augustin. Des quatre grandes législations monastiques approuvées par l'Église, celle de Saint Augustin est la plus répandue, parce que sans doute, plus qu'aucune autre, elle rappelle la manière du Divin Maître et qu'elle répond parfaitement à tous les nobles élans du cœur humain. L'âme qui tend à la perfection a soif de Dieu. D'instinct elle se tourne vers lui, pour être inondée de sa lumière et embrasée du feu de son amour. La prière et la contemplation sont donc pour elle un besoin

en
d'a
en
fass
il
sou
rap
la
plus
fécc
de
lum
de.
cou
ges
de
il
rem
et à

res,
ne
du
dor
teri
gra

en même temps qu'un puissant moyen d'action par les énergies qu'elles suscitent en elles. Aussi quelque grand cas que l'on fasse des vertus qu'on a appelées actives, il restera toujours que la sainteté a sa source et son principal aliment dans les rapports intimes et infiniment doux que la prière établit avec Dieu. L'arbre le plus vigoureux, planté en terre aussi féconde qu'on voudra, ne produira point de fruit si le soleil ne le baigne de sa lumière et si la rosée du ciel ne l'inonde. Et si vous voulez vous expliquer le courage des martyrs, la pureté des vierges et la constance dans les épreuves de tant de généreux confesseurs de la foi, il vous faudra bien, bon gré, mal gré, remonter à leurs nuits passées en prières et à leur habituelle contemplation.

Saint Augustin, comme tous les Pères, tous les Docteurs et tous les Saints, ne pouvait penser autrement. Il n'avait du reste, qu'à jeter les yeux sur le Christ dont la vie fut une contemplation ininterrompue, et qui au milieu des plus grandes fatigues de sa vie publique, se

retirait à l'écart pour prier. Et la parole de JÉSUS à Marthe est trop claire : *Maria meliorem partem elegit.*

Rien d'étonnant donc, que des saintes filles qu'il avait constituées en communauté dans sa ville épiscopale d'Hippone, le saint évêque ait voulu faire des contemplatives, — non point toutefois des contemplatives étrangères aux exercices extérieurs de la charité ; car Marthe aussi, était amie de JÉSUS. Et donc, réunir dans ses chères filles Marthe et Marie, telle fut l'idée inspiratrice de la célèbre constitution qui régit les Hospitalières de la Miséricorde de JÉSUS, " Œuvre de génie qu'on dirait dictée par Dieu même et qui a eu dans sa destinée, comme le remarque un historien, quelque chose des œuvres de Dieu, puisqu'elle a traversé les siècles sans altération et qu'on la retrouve aujourd'hui aussi vivante, aussi féconde en fruits de sainteté qu'aux premiers jours. C'est que le grand africain, ajoute le même historien, est allé jusqu'au fond de l'âme humaine ; c'est qu'il a bien connu notre nature, nos in-

fi
l'
c

d
se
M
a
bl
re
cl
m
li
ré
m
in
ce
cie
pa

lir
es

l'a
so
ré

firmités, nos besoins. Les lois qui sont l'expression de telles vérités, sont d'une constante application. ”

Que la fidélité à une telle règle produise d'abondants fruits de salut personnel, personne n'en saurait douter. Mais si vous me demandez, M. F., quel avantage l'humanité peut retirer de semblables institutions, quels services peut rendre à la société une pauvre sœur cloîtrée, dont la vertu est cachée au monde, dont l'action ne dépasse pas la limite des murs de son couvent ? Je vous répondrai par une parole que l'une d'elle m'écrivait dernièrement, et que je vois inscrite dans ce sanctuaire : *Notre office est de recueillir les gouttes du précieux sang de Jésus, et de les appliquer par nos travaux au salut des âmes.*

Vous avez entendu, M. F., recueillir les gouttes du sang de JÉSUS... Tout est là.

Le prêtre, lui, quand il sacrifie sur l'autel, l'auguste victime, puise à la source même le sang de JÉSUS. Et il le répand à flots dans les âmes, par l'ad-

ministration des sacrements. La Vierge consacrée, elle, recluse volontaire, enchaînée à la pénitence par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, vouée à la prière et aux œuvres de la divine charité, n'aspire qu'à recueillir les gouttes de ce précieux sang pour en faire bénéficier les âmes.

O Vierges, ô épouses du Christ, ô mes sœurs, en vérité, vous êtes trop modestes. Ce ne sont pas les gouttes seulement, c'est l'abondance du plus pur sang du Cœur de JÉSUS qui est versé journellement sur le monde à votre prière. Comme Moïse sur la montagne, les bras levés vers le ciel, vous arrêtez la foudre vengeresse d'un Dieu irrité pour nos péchés.

Quand vous mâtez votre corps, quand vous crucifiez vos membres par la pénitence, vous expiez nos immortifications ; de ce calvaire ou vous vous immolez le jour et la nuit, votre prière monte sans cesse vers le ciel, en faveur de tous les coupables, de tous les hommes de chair et de sang, de tous les profanateurs de

ce temple qu'est le corps du chrétien, et nous entendons comme un écho de la prière du Christ en croix : " Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font."

Avez-vous jamais réfléchi, M. F., au fait universel et constant de la substitution juridique ? La raison de ce fait est dans la solidarité humaine. Nous sommes tous unis par un lien de famille. De là, avec la communauté des intérêts, l'équivalence des actes, qui permet à l'un de payer la dette de l'autre.

Le grand prêtre qui présidait le Sanhédrin et qui prophétisait, sans s'en douter, rendait témoignage à cette vérité, quand réclamant la condamnation de Jésus, il disait : " ne faut-il pas qu'un seul périsse pour sauver le peuple tout entier ? "

Dieu n'eut-il pas épargné Sodôme s'il se fut seulement trouvé dix justes dans la ville coupable ? Est-ce qu'il ne continue pas de faire luire son soleil sur les méchants comme sur les bons ? A qui le devons nous ?

Ah ! M. F., ne nous flattons point.

Le monde d'aujourd'hui quoique baptisé, nous le savons, certes, et vous le savez aussi bien que moi, comme le monde d'il y a 18 siècles, n'offre que trop souvent, hélas ! à JÉSUS Rédempteur sujet de le maudire. Ses maximes n'ont guère changé et il reste un immense foyer de scandales. Qu'advierait-il du monde, s'il n'y avait partout sur la terre de ces pieux asiles, où des âmes d'élite, dans l'ardeur de leur charité, s'offrent sans cesse à Dieu comme des victimes expiatoires.

Comprenez-vous, maintenant, combien vous avez raison en ce glorieux anniversaire de vous réjouir et d'entonner l'hymne de la reconnaissance.

Depuis 25 ans, qu'ici, sur ce rocher, dominant la clameur confuse qui monte de votre ville d'affaires et de plaisir, la prière douce et tendre des épouses du Grand Roi monte, elle aussi, jusqu'à son trône, prière toujours accueillie parce qu'elle jaillit d'un cœur pur, prière puissante et efficace parce qu'elle est surnaturelle dans ses motifs et dans son objet. Ah ! une société où fleurissent de telles vertus, une

société qui vit à l'ombre de semblables institutions, qui les respecte, qui les aime et les protège, quelque soient ses défaillances et ses misères, quelques souillures qui ternissent la robe de son baptême, peut toujours lever vers le Dieu de miséricorde des regards confiants. Que des malheureux donc, que la foi n'illumine pas de ces célestes clartés, et dont le cœur est complètement fermé aux douceurs de la vie surnaturelle, portent dans l'aveuglement de leur esprit, une main sacrilège sur ces vierges, et les punissent par la persécution et l'exil. Soit.— Nous ne pouvons qu'y voir le renouvellement incessant de tout ce qu'il y eut de profondément douloureux dans le drame sanglant du calvaire, et l'accomplissement de la promesse du Christ : " Si on traite ainsi le maître, comment traitera-t-on les disciples. " Mais nous, catholiques, nous connaissons mieux les voies de Dieu, et nous avons appris à le bénir dans ses saints. *Mirabilis Deus in sanctis.* Quand nous voyons Dieu aimé et servi comme Il l'est dans ces pieux asiles, nos fautes nous effraient moins et notre cœur se

prend à espérer. Et voilà en ce jour l'une des causes de notre joie. Laissons-nous donc aller aux élans de notre foi, et remercions Dieu, tout d'abord de ce qu'il daigne susciter parmi nous de tels héroïsmes, de ce qu'au milieu du monde qui ne prie pas ou qui ne prie guère, qui ignore la pénitence, où le plaisir, la jouissance occupent une si large place, il y a des âmes qui prient et qui, par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, font contre-poids à nos iniquités.

II

Je le sais bien, cependant, ce qui provoque surtout notre admiration et touche davantage nos cœurs dans la vie toute d'abnégation et de dévouement des Hospitalières, c'est moins peut-être leur perpétuelle immolation sur l'autel du sacrifice et de la prière, que leur charité envers les pauvres, les malades et les infirmes. Il y a un dévouement que nos yeux de chair ne peuvent voir.— C'est la privation de la grâce dans une âme.—Et nous l'avons vu, la première

ambition des Hospitalières, c'est, tout en travaillant à leur sanctification personnelle, de guérir cette misère, hélas ! trop commune, en recueillant les gouttes du sang de Jésus-Christ, comme elles disent, pour les appliquer aux âmes malades de la maladie du péché.

Mais il y a une autre misère, sur laquelle JÉSUS s'est penché amoureusement aussi, et vers laquelle il a voulu par un commandement exprès, incliner le cœur de l'homme que le péché a fait dur et égoïste, c'est la souffrance physique, c'est la misère de l'indigent et de l'infirme.

Il y a des pauvres, mes frères, et il y en aura toujours — des pauvres qui sont nus et qui souffrent de la faim ; des pauvres malades ou infirmes, et qui ne peuvent se procurer ni les remèdes qui guérissent leurs maladies, ni les soins qui diminuent leurs souffrances.

Pourquoi des pauvres ? —

A cette question l'homme charnel répond : c'est un accident, c'est un mal qu'on ne peut supprimer, comme tant d'autres ; c'est une ombre au tableau de

la création, destiné à faire ressortir nos joies et nos richesses. C'est l'œuvre de Dieu, qu'y pouvons-nous !

Voilà la conception païenne de la pauvreté—Ce concept engendra l'esclavage—Eh! bien, ce concept est faux. Non ce n'est pas Dieu qui a fait la pauvreté ; mais le péché dès l'origine. Et plus le péché règne dans le monde, plus s'affermite et s'étend le triomphe des passions, plus aussi se multiplient les pauvres et plus profond se creuse le gouffre de la misère. — Oui, de la misère sous toutes ses formes.

Rien, ni personne, assurément, ne peuvent supprimer la pauvreté, pas plus que la maladie et la mort. Mais qui peut nier cependant que les vices qui rongent l'humanité ne soient une source intarissable de larmes ? Quoi qu'il en soit, devant Dieu le pauvre est la même chose que vous et moi ; il est enfant du même père. Il commerce sa prière comme nous par ces mots : " Notre père qui êtes aux Cieux " — Voilà ce que nous apprennent du pauvre l'enseignement chré-

tien et la raison. Il est notre frère. — Mais si nous consultons les Saintes Ecritures, nous voyons qu'il est notre frère *préféré*. On dirait que pour nous faire comprendre tout ce qu'il y a d'injuste, de cruel et de misérable dans la manière dont les hommes traitent ordinairement le pauvre, Dieu a voulu nous redire sur tous les tons qu'Il aime le pauvre, Lui, d'un amour de prédilection. Il déclare qu'il s'est fait son refuge et son recours dans la tribulation : *Domini factus est refugium pauperi, adiutor in tribulatione*. Il a vu sa misère et son abandon, son cœur de père n'y peut plus tenir, il l'arrachera de son abjection. *De stercore erigens pauperem*. Et pourquoi, *ut collocet eum cum principibus*. Pour le placer au milieu des princes de son peuple. Les Écritures sont remplies de ces témoignages de l'affection particulière de Dieu pour les pauvres.

Pour les riches il a quelquefois des paroles sévères, des avertissements troublants. Quand aux pauvres, il les appelle bienheureux, et l'exemple de Lazare n'est-

il pas mis là, tout exprès en si belle lumière dans le Saint Évangile, pour nous prouver que l'affirmation de cette tendresse pour le pauvre n'est pas un vain mot ?

Mais Dieu va plus loin. Non seulement Il parle, mais Il agit. Jésus-Christ épouse la pauvreté. — Ecoutez S. Frs d'Assise s'écriant dans son raif et sublime langage : “ Oui, Seigneur, béni Jésus, vous “ avez été fidèle à la pauvreté, votre com- “ pagne. Votre veuve m'a tout dit ; elle “ m'a dit que tout petit enfant vous “ n'aviez que de pauvres langes pour “ couvrir vos petits membres ; que vous “ portiez sous l'œil superbe du phari- “ sien le poids de la fatigue et la honte “ de votre métier ; elle m'a dit qu'en- “ trant dans la vie du peuple, vous “ l'aviez choisie pour compagne ; elle “ m'a dit, qu'à votre mort vous ne “ portiez aucun vêtement sur votre corps, “ qui était ainsi exposé nu aux regards “ du monde entier ; elle m'a dit que, même “ dans la mort, vous avez emprunté un sé- “ pulcre à vos amis. O cher et béni Sau-

“ veur vous avez été fidèle à la pauvreté
“ jusqu’à la fin. C’est ainsi qu’à été trans-
“ formé le pauvre. il n’est plus recon-
“ naissable, car allant vers votre Père,
“ vous avez dit : Toi, pauvre, mon ami,
“ mon frère, mon disciple, mets-toi sur
“ la croix et n’aie pas peur : car la croix
“ est transformée, elle ne fait plus hor-
“ reur au genre humain.”

Mes frères serait-ce une exagération de dire que Jésus-Christ se survit au milieu de nous dans la personne du pauvre comme il se survit dans la sainte Eucharistie et dans la personne du prêtre? Que signifient donc ces paroles : “J’avais faim, et vous m’avez donné à manger; j’avais soif, et vous m’avez donné à boire; j’étais nu et vous m’avez couvert.” Et les élus diront : Seigneur quand donc avons-nous fait toutes ces choses : En vérité, je vous le dis, quand vous l’avez fait pour ces chers petits, c’est à moi que vous l’avez fait.

Le pauvre n’est plus seulement l’ami de Dieu ; c’est la personnification même de Jésus-Christ au milieu de nous, c’est

le crucifix vivant, c'est Jésus-Christ continué; le pauvre c'est Jésus-Christ souffrant et gémissant.

Etonnez-vous après cela que le cœur humain purifié, transformé par son contact avec le Cœur de Jésus-Christ, soit ébranlé et transporté d'amour pour le pauvre. Celui qui aime Dieu emprunte sa passion d'aimer, aime comme Lui ce qu'il aime. Ah! je ne m'étonne pas de voir au cours des siècles tant de saints illustres se dépouiller de leurs richesses, en faire don aux pauvres suivant le conseil évangélique, et embrasser eux-mêmes la pauvreté. Je ne m'étonne pas de voir tant de vierges radieuses de santé et de jeunesse, s'arracher aux sourires et aux adulations du monde, pour se revêtir d'une bure grossière, et aspirer à l'insigne honneur de servir les pauvres.

Il y a dans la vie de Saint Augustin un trait bien touchant :

Un jour, parmi ceux qui se présentèrent à lui pour recevoir l'aumône il en distingua un qui lui parut entre tous digne de compassion et de miséricorde.

Le saint Docteur n'épargna rien pour le soulager, il le fit entrer dans sa propre cellule où après l'avoir traité de son mieux, il lui lava les pieds et les baisa. Soudain le pauvre, changeant d'air et d'aspect, dit à celui qui venait de lui rendre de si humbles services :
" Grand Augustin, réjouissez-vous, parce
" qu'aujourd'hui vous avez mérité de
" voir et de toucher le Fils de Dieu
" dans sa chair. "

Ce fait merveilleux fut un trait de lumière pour le saint évêque. — Mes filles, se dit-il, ne seront pas simplement des contemplatives comme Marie ; mais comme Marthe elles serviront Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres. Elles les logeront, les nourriront, les vêtiront, panseront leurs plaies, et leur rendront tous les offices les plus humbles — Et voilà comment, M. F., les pauvres, là où fleurit la charité chrétienne, ne sont plus vagabonds et mendiants. Comme les riches ils ont leurs hôtels, et les mains qui les servent ne sont point des mains mercenaires. L'hôtel du riche, comme le remar-

que le P. Monsabré, dont je traduis ici la pensée, est affublé d'un nom vulgaire ou illustre — l'hôtel du pauvre porte un nom illustre entre tous, il s'appelle l'HÔTEL-DIEU.

Il y a 25 ans, j'ai vu bien souvent, et vous avez vu vous-mêmes le pauvre, l'infirme, assis tristement le long de la route, criant sa misère aux passants. Depuis le jour où la charité est venue s'installer ici sous sa forme la plus douce, la plus tendre, la plus aimable et la plus secourable avec nos chères Hospitalières, les toujours dignes filles de Saint Augustin, toutes les infortunes sont venues s'y réfugier et toutes y ont trouvé un asile.

Quand l'hôtellerie du bon Dieu devenait trop petite, elle étendait ses ailes comme par miracle. Et quand le pain allait manquer, ce qui arrivait bien souvent, les bonnes Sœurs priaient et les pauvres recevaient du pain. Non, grâce à Dieu, ni les pauvres n'ont manqué de pain, ni les malades n'ont été privés des soins que requérait leur état. Mais, M. F.,

le
c'
te
un
et
qu
ce
l'a
—
jo
de
po
re
de
co
las
na
d'
me
fai
me
tie
la

hui
seu

le pain matériel et les soins du corps, c'est beaucoup sans doute ; cela seul, toutefois, ne rend pas heureux. Le pauvre a une âme, il a un cœur, il faut qu'il aime et qu'il soit aimé— Sans quoi le pain qu'il mange est toujours amer. Or, ici cet aliment de l'âme, ce pain du cœur, l'amour, il le trouve et abondamment. — Ces femmes qui le servent vont toujours à lui avec un visage qui sourit, des paroles qui sont une caresse. Et pourtant, au milieu de toutes ces misères, il y en a de repoussantes, il y a des plaies qui font frémir et bondir le cœur. Il y a de ces infortunés qui ont lassé, épuisé quelquefois tout ce que la nature a mis de tendresse dans le cœur d'une fille, d'une sœur, d'une mère même... Le cœur d'une sœur hospitalière, fait sur le modèle du cœur de Dieu même, est inépuisable de tendresse. Sa patience ne se lasse jamais ; car ce n'est pas la nature qui agit en elle, c'est la grâce.

Aussi quand le pauvre lève ses yeux humides, sur cet ange dont l'apparition seule met un rayon de bonheur dans son

âme, oh ! il ne l'appelle pas Madame, ni Mademoiselle, mais de ses lèvres émues s'échappent tout naturellement, tout honnement le doux nom de MÈRE, — nom doux et vénérable en effet, cent fois mérité. Oui, sous cette grossière robe de bure, glorieuse livrée de la sainte pauvreté ; dans cette poitrine de vierge, qui a quitté son père et sa mère, qui, librement a renoncé aux douceurs de la maternité selon la nature, bat un cœur de mère. Et ses enfants, voyez-les, ce sont ces pauvres vieillards, ces esclopés, ces boiteux, rebuts du monde, balayures de la terre ; ce sont ces petites filles, oh ! ces chères petites qui n'avaient plus de mères. Et n'ayez crainte que ces délaissés ne soient privés d'aucun de ces soins délicats, d'aucune de ces petites attentions, dont le cœur d'une mère est prodigue.

Voyez, pendant que vous dormez profondément dans vos tranquilles demeures, la Sœur hospitalière, elle, veille ; toute la nuit, elle glisse doucement comme une ombre protectrice, dans les longues salles où reposent les chers malades et

les pauvres vieux, s'assurant que rien ne leur manque et que tous reposent paisiblement, et si la mort avec ses terreurs et son cortège d'angoisses est venue s'installer au chevet de l'un d'entre eux, c'est la Supérieure elle-même, autant que possible, qui, malgré son grand âge, s'arrachant au sommeil, vient apporter à l'agonisant les derniers secours, les suprêmes consolations, et recueillir son dernier soupir.

Je vous ai rappelé au commencement M. F., que l'homme ne vit pas seulement de pain, et qu'il y a pour une ville, pour une région, pour un pays un autre capital que celui qui se compte en écus sonnants. Qu'on exalte tant qu'on voudra les services rendus à leur pays par tous les grands hommes habiles à gouverner les masses par la parole ou par la plume; qu'on élève des statues et des colonnes commémoratives à tous les grands producteurs de la richesse, à tous ceux qui par un travail persévérant mis au service du génie ont augmenté le patrimoine national, répar-

du partout le bien-être par la création d'industries puissantes et l'exploitation au profit de tous les trésors de la nature livrée à l'investigation des hommes. Soit ; je n'y ai pas d'objection. Mais quel monument la prospérité reconnaissante ne devra-t-elle pas élever à la mémoire de ces humbles filles, à qui l'humanité est redevable de si grands bienfaits ? Qui fera jamais comprendre au monde tout ce qu'il doit à ces MARIES et à ces MARTHES, vivant dans la douce amitié de JÉSUS, occupées jour et nuit à lui rendre hommage pour ceux qui n'y pensent même pas ; à ces VÉRONIQUES essuyant pieusement la face meurtrie et souillée de JÉSUS dans la personne des pauvres et des souffrants, rendant à l'exemple des saintes âmes qui embau-mèrent le corps de JÉSUS, les derniers honneurs à ces abandonnés, à ces méprisés, à ces crucifiés. Louons donc Dieu, M. F., en ce jour de fête, bénissons-le c'est notre devoir le plus élémentaire. Reconnaissons-le car il ne traite pas ainsi toutes les nations : *Non fecit taliter omni nationi*

Adressons nos hommages, nos félicitations et nos vœux aux bonnes sœurs Hospitalières. Daigne Dieu entendre notre prière et accorder à cette maison bénie une prospérité toujours croissante ; qu'à l'époque de son cinquantenaire, elle voit le nombre de ses sœurs décuplé, ses salles agrandies, multipliées, sa situation financière affermie. Mais ne nous contentons pas de vœux platoniques et d'une sympathie qui ne coûte rien. Les philanthropes à l'admiration facile et aux louanges fleuries, sont légion. Il y a une manière plus chrétienne de comprendre les œuvres de Dieu et de son Église, c'est de les aider en payant de sa personne et de sa bourse "*Qui donne aux pauvres donne à Dieu*, et quand on aime Dieu, on aime son Eglise, on aime et on vénère ceux qui le servent ; on est fier de ces institutions qui sont comme autant de sources d'eaux vives qui répandent autour d'elles la fécondité et la vie.

Daignez, Monseigneur, vous pour qui, ce jour est particulièrement un jour de joie

et d'allégresse, étendre votre main bénis-
sante sur les excellentes Sœurs, sur leurs
pauvres, leurs infirmes, leurs malades
leurs orphelines, sur nous tous.

Amen.



